

touchant de voir de tous côtés des mains s'élever vers eux comme vers des libérateurs et leur tendre des enfants dont ils chargeaient la croupe et le cou de leurs chevaux. A force de lenteur et de ménagement, un à un, deux à deux, en longue et patiente file, ils sont parvenus à enfoncer peu à peu la foule; ils l'ont enfin coupée : ils ont posé la digue à la masse immense. La grille est dégagée, les communications sont rétablies, le peuple s'écoule. On établit dans la caserne des ambulances; on apporte les blessés, on leur prodigue les soins les plus délicats et les plus attentifs.

On demanda aux officiers et aux soldats, qui, dans cette journée, avait mérité le prix de l'intelligence et du dévouement; tous, d'une voix unanime, le discernèrent à Martinel.

§ IX. GÉNÉROSITÉ.

Celui qui fait ce qu'il doit est juste celui qui fait plus qu'il ne doit est généreux. (B.)

La probité a ses limites, et, pour le commun des hommes, c'est beaucoup de les atteindre, mais la vertu et la générosité peuvent s'étendre à l'infini; on peut toujours en reculer les bornes : on ne les passe jamais. (*Cours de morale.*)

L'homme généreux répond aux injures par des bienfaits, et aux bienfaits par des bienfaits plus grands. (B.)

En rendant le mal pour le mal, vous irritez ce que vous condamnez; en vous vengeant par des bienfaits, en faisant du bien, et en le faisant à un ennemi, vous méritez une double gloire. (M^{me} DE LAMBERT.)

Cette supériorité d'une âme qui ne connaît rien au-dessus d'elle que la raison et la loi, cette fierté généreuse d'un cœur sincèrement vertueux, qui ne se propose jamais d'autre récompense que la vertu même, voilà la grandeur d'âme. (D'AGUESSEAU.)

Le champ d'orge.

[XVIII^e siècle.]

Dans le siècle dernier, pendant les guerres des Français en Allemagne, un capitaine de cavalerie est commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie et se rend dans le quartier qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où l'on ne voyait presque que des bois : il

aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en sort un vieux paysan à barbe blanche : « Mon bon père, lui dit l'officier français, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, » répondit le vieillard. Ce bon homme se met à la tête des cavaliers et remonte avec eux le vallon. Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge : « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Venez un peu plus loin, lui dit son conducteur, vous serez plus contents. » Continuant à marcher, ils arrivent à un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche l'orge, le met en paquets et repart. L'officier dit alors à son guide : « Vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité : le premier champ valait mieux que celui-ci. — Oui, monsieur, reprit le consciencieux vieillard; mais celui-ci m'appartient et l'autre n'est pas à moi. »

Le bien pour le mal.

Dans une petite ville d'Allemagne vivaient deux hommes dont le métier était de fendre et de scier du bois. Hans, c'est le nom de l'un d'eux, était jaloux d'Heinrich son confrère, qui était bien plus souvent employé que lui. Cette préférence était toute naturelle; car Hans était brusque, grossier, importun, et l'on ne venait jamais à bout de le contenter. Heinrich, au contraire, acceptait avec reconnaissance ce qu'on lui offrait, quelque peu que ce fût : aussi il arrivait souvent qu'on lui payait au delà de son salaire, et il avait tant d'ouvrage qu'il ne pouvait y suffire. Hans ne passait jamais dans la rue où travaillait son confrère sans lui jouer toutes sortes de mauvais tours : tantôt, comme par accident, il lui renversait son chevalet; tantôt il coupait la corde de sa scie, ou, s'il pouvait s'emparer de sa cognée, il en brisait le manche.

On conseillait alors à l'offensé de porter ses plaintes au magistrat : « Non, disait-il, tant qu'il me restera des bras, Hans ne m'empêchera point de gagner mon pain. » Et il souffrait avec patience.

Un jour, Hans, en état d'ivresse, mit sans le vouloir le feu à sa propre maison : tout fut consumé ; mais Hans et sa famille furent sauvés. On eut généralement compassion de sa misère : l'un lui fournit un lit, d'autres habillèrent ses enfants ; on les logea provisoirement dans une pauvre mansarde. Le soir, ils entendirent frapper doucement à la porte : Hans l'ouvre et frémit en reconnaissant celui à qui il avait fait tant d'outrages. Il voulut le repousser avec violence : lorsque Heinrich lui dit : « J'ai deux cognées et ne puis me servir de toutes les deux en même temps ; celle-ci est pour toi. Je viens aussi d'acheter une nouvelle scié et j'ai raccommoé ce chevalet ; tout cela est à ton service. Le marchand qui demeure ici près m'a fait dire qu'il aurait demain de l'ouvrage pour moi ; j'ai fait répondre au marchand que j'enverrais quelqu'un à ma place : vas-y de bon matin et dis que tu viens de ma part. »

Hans, malgré sa dureté, fut sensible à un procédé si généreux ; il tendit la main à son bienfaiteur, qui continua à lui procurer l'ouvrage dont il ne pouvait se charger.

Noble vengeance.

Bérenger¹, après s'être emparé de la couronne d'Italie, renferma dans une tour la veuve du dernier roi, Adélaïde. Ce tyran et sa femme Hilla tourmentèrent cruellement leur captive pour la forcer d'épouser leur fils. Elle fut enfin délivrée par le roi d'Allemagne, Othon², qui, ayant fait Hilla prisonnière, la remit entre les mains d'Adélaïde. Hilla s'attendait aux traitements les plus cruels : elle les avait mérités. Amenée en présence d'Adélaïde, elle jeta sur elle des regards furieux : « Je n'ai fait, dit-elle, qu'une faute en ma vie, c'est de ne pas vous avoir fait mourir lorsque vous étiez en mon pouvoir. — Et moi, reprit tranquillement Adélaïde, je ferai du moins en ma vie une bonne action, c'est de vous rendre la vie et la liberté. Retournez vers votre époux, et tâchez de lui persuader enfin qu'il cesse d'être méchant pour cesser d'être malheureux. »

1. Bérenger II, mort en 968.

2. Othon I^{er}. surnommé le Grand,

roi de Germanie et ensuite empereur : mort en 973.

L'ennemi généreux.

Deux jeunes gens du Quercy, Resnier et Vesins, étaient divisés par une haine héréditaire : le premier était protestant, le second catholique ; la différence de religion avait augmenté leur haine, et la guerre civile l'avait encore aigrie.

A l'époque fatale de la Saint-Barthélemy¹, tous deux se trouvaient à Paris,

L'occasion était bien favorable pour Vesins. Au signal qui fut donné pour commencer cette fatale exécution, il s'arme, monte à cheval, se fait suivre de quelques hommes armés et va droit chez son ennemi. Resnier, éveillé depuis quelque temps par le bruit, et instruit du sort qui le menaçait, s'était mis en prières et attendait la mort. Tout à coup il voit paraître Vesins ; sans chercher à se mettre en défense, il lui présenta sa tête en lui disant *qu'il l'aurait à bon marché*.

Vesins avait une intention bien différente : il dit à Resnier de prendre ses armes et de le suivre ; il le fait monter sur un cheval qu'il tenait tout prêt ; aussitôt il devient son guide pour le préserver des dangers qu'il aurait courus à Paris, le ramène au fond du Quercy, le rend à sa femme et à ses enfants, qui désespéraient déjà de le revoir jamais.

On peut juger de l'impression que fit sur toute cette famille la belle action d'un homme dont on connaissait l'animosité. Leur joie était extrême, leur reconnaissance fut sans bornes : ils voulurent faire des présents à Vesins ; il les refusa, donna même à Resnier le cheval sur lequel il l'avait amené, et se contenta de jouir du plaisir délicat de s'être montré généreux.

Hébron.

Gustave-Adolphe², à Nuremberg³, avait essayé inutilement de forcer les retranchements de l'ennemi. Après une

1. 24 août 1572. Dans cette nuit terrible, les protestants qui se trouvaient à Paris furent massacrés par l'ordre de Charles IX, poussé par sa mère Catherine de Médicis.

2. Roi de Suède, fit la guerre en Allemagne avec beaucoup de succès, et

fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna en 1632.

3. Cette ville alors libre, et l'une des plus anciennes de l'Allemagne, appartient aujourd'hui à la Bavière. On y fabrique des jouets d'enfants ainsi que des instruments de musique.

lutte terrible, la nuit approchait; mais les Suédois s'étaient avancés si loin que le retour au camp offrait de grands dangers. Gustave le savait, et ses yeux cherchaient autour de lui un officier assez expérimenté pour qu'il pût le charger de cette tâche importante, lorsqu'il aperçut le colonel Hébron, vaillant Écossais, qui considérait, sans y prendre part, les diverses chances de cette journée : car, ayant été, à ce qu'il croyait, offensé par le roi, il avait demandé et obtenu son congé, et avait fait solennellement le vœu irrévocable de ne plus tirer l'épée pour son service; ce fut cependant à lui que Gustave-Adolphe s'adressa pour diriger la retraite.

« Les instants sont précieux, dit Gustave; il faut que la retraite soit bien dirigée, ou l'armée court les plus grands risques. Vous m'en voulez, je vous offre une belle occasion de vous venger : commandez la retraite et aidez au salut de vos anciens camarades; forcez-moi d'avoir pour vous autant de reconnaissance que j'ai déjà d'estime. — Sire, répondit l'intrépide Écossais, Votre Majesté a bien fait de me demander ce service, c'est le seul que je ne puisse lui refuser, puisqu'il expose ma vie cent fois au lieu d'une. »

Il s'élança au milieu du feu, il se fraya une route jusqu'aux escadrons les plus exposés; il les rassemble, il fait passer à l'infanterie presque accablée les ordres de Gustave. Elle commence la retraite, en faisant toujours tête à l'ennemi; Hébron la couvre avec sa cavalerie. Malgré les efforts de l'ennemi, la retraite s'achève en bon ordre et avec le plus grand succès. Gustave fit appeler Hébron pour le remercier et lui offrit des récompenses capables de tenter un homme de cœur : « Le vœu que j'ai fait ne me permet pas d'accepter, dit Hébron; je pars, et ne tirerai plus l'épée que pour le service de mon pays. »

Biron.

Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, en 1778¹, l'amiral anglais Rodney se trouvait à Paris.

1. Les colonies anglaises d'Amérique s'étant soulevées contre l'Angleterre.

les Français vinrent à leurs secours, et les colonies devinrent un État indé-

C'était un marin très-distingué, mais un homme sans conduite. Quand les hostilités commencèrent, il aurait bien voulu quitter la France pour aller commander les flottes de sa nation; mais il était écrasé de dettes et n'avait pu calmer ses créanciers qu'en leur promettant de ne point partir sans les avoir payés; il était leur prisonnier sur parole. Les Français remportèrent sur les Anglais quelques avantages assez brillants : on en causait à table chez le duc de Biron, à Paris; Rodney était un des convives; il dit d'un ton orgueilleux : « Vos compatriotes sont bien heureux que les Anglais soient si mal commandés; nos amiraux font tout de travers. Si j'étais à la tête de la flotte anglaise, la vôtre serait bientôt anéantie; mais on me force de rester inactif. — Qu'à cela ne tienne, répondit Biron, je m'engage à payer vos dettes, monsieur; partez donc, vous verrez si les Français ont peur de vous. »

Il paya généreusement les dettes; Rodney alla commander les flottes anglaises et eut lieu de reconnaître que, malgré toute son habileté, nos marins ne le craignaient pas.

L'archiduc Charles et le général Moreau.

[1800.]

L'archiduc Charles¹, allant se mettre à la tête de l'armée autrichienne contre les Français, commandés par Moreau, rencontra des soldats autrichiens blessés que leur colonel avait abandonnés sur la route. Ces malheureux manquaient de chevaux pour traîner leurs chariots. Charles ordonna à l'instant de prendre pour cet usage des chevaux qui ramenaient des canons : « La vie d'un brave homme, dit-il, est plus précieuse que cinquante pièces d'artillerie. » Ces canons tombèrent au pouvoir du général Moreau; mais Moreau, en apprenant pour quel motif Charles les avait abandonnés, ne voulut pas les garder; trop loyal pour pro-

pendant, sous le nom d'États-Unis d'Amérique. Tel fut l'objet de la guerre de 1778, dans laquelle se distingua le marquis de la Fayette.

1. Frère de l'empereur d'Autriche François II; général habile. Les princes de la maison de Lorraine portaient le titre d'archiducs.

fit d'un avantage qu'il devait à l'humanité du chef ennemi, il les lui laissa.

Almaque.

[311.]

Un pieux vieillard, nommé Almaque¹, vint des extrémités de l'Orient à Rome, dans l'espoir d'obtenir l'abolition de ces horribles jeux du cirque, dans lesquels on faisait combattre les hommes les uns contre les autres et contre les bêtes féroces pour l'amusement des spectateurs. Rome était encore païenne et soumise à un prince nommé Maxence. Almaque arrive dans le cirque, dont les gradins étaient couverts d'une multitude innombrable : les gladiateurs se tenaient dans l'arène, prêts à combattre les lions et les tigres qu'on entendait rugir dans leurs cages de fer, et qui hondissaient avec fureur contre les grilles. Almaque s'élança au milieu de l'arène, il supplie les Romains de renoncer à ces plaisirs cruels et de cesser d'exposer la vie des hommes pour un frivole amusement. La foule ne lui répond que par une explosion de rage ; de toutes parts retentit ce cri féroce : « Aux lions le chrétien ! aux lions ! » En même temps on ouvre les grilles, et Almaque périt victime de sa généreuse tentative. Mais il obtint ce qu'il désirait : le cirque qui avait été arrosé de son sang ne se rouvrit plus, et, dès ce jour, ces jeux impies furent abolis².

§ X. DEVOIRS ENVERS LA PATRIE.

Nous aimons nos parents, nos enfants, nos proches, nos amis : la patrie résume en elle seule toutes nos affections (B.)

Souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur vos vertus, sur vos sentiments et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger. (BARTHÉLEMY.)

1. Quelques auteurs le nomment Télémaque.

2. Maxence fut vaincu en 312 par

Constantin, premier empereur chrétien, et, comme il fuyait sur un pont, ce pont s'écrroula, et il se noya.

Mourir pour la patrie est un sort aussi doux que glorieux.

S'irriter contre la patrie, c'est un crime :

Pour que la patrie soit heureuse, il faut que les magistrats obéissent aux lois, et les citoyens aux magistrats. (*Moralistes anciens.*)

Quand il s'agit de servir la patrie, toutes nos inimitiés doivent cesser, toutes nos affections doivent se taire : l'homme s'efface ; il ne reste que le citoyen. (B.)

On agit contre la nature toutes les fois que l'on combat contre sa patrie. (FÉNELON.)

Un grand prince : Charlemagne.

[783-814.]

C'est surtout au chef de l'État à remplir avec un soin religieux tous les devoirs envers le pays. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, Charlemagne doit être cité comme un modèle.

Charlemagne était roi de France et empereur. Il vivait dans un temps d'ignorance, et il aima l'étude avec passion ; il fit tout ce qu'il put pour éclairer ses peuples.

Il donna à l'instruction de la jeunesse les plus grands soins. Il se plaisait à visiter les écoles où l'on instruisait les fils des seigneurs de sa cour ; il s'informait de leurs progrès, les interrogeait lui-même et leur disait : « Tâchez de devenir aussi distingués par l'instruction et par la vertu que vous l'êtes par le rang qu'occupent vos parents ; et vous pouvez compter sur ma faveur. Autrement, vous n'obtiendrez jamais rien de moi. »

Charlemagne était profondément pieux et plein d'un zèle ardent pour les progrès de la religion. Il était juste, et, lorsqu'il le fallait, il savait pousser la sévérité jusqu'à la rigueur ; mais c'était pour lui une douce jouissance que de pardonner et de se montrer clément.

Il fut un général habile, un intrépide guerrier, un conquérant toujours heureux. Il avait soumis l'Italie, l'Allemagne et une partie de l'Espagne. Quand il mourut, il fut regretté des peuples qu'il avait vaincus, autant que des Français.

Il sut maintenir l'ordre dans son vaste empire par la force de sa volonté et par la grandeur de son génie. Infatigable